

Djamel Klouche

DES RÉSEAUX AUX CLIMATS

Nous avons, lors de notre contribution sur le Grand Paris, et plus spécifiquement sur la Métropole du XXI^e siècle de l'après Kyoto, introduit et utilisé le terme de « climat » pour décrire les phénomènes métropolitains contemporains. La notion de « climat » serait selon nous une condition qui articule et qui mêle des questions techniques, des questions sociétales et surtout

des questions culturelles, à l'image du Crystal Palace, qui au XIX^e siècle, avait fourni un paradigme spatial et technique à la climatologie de la grande Ville Industrielle émergente qu'était Londres. Dostoïevski y voyait déjà l'apogée de la mondialisation et de la globalisation du monde occidental :

« la City avec ses millions et son commerce universel, le Palais de Cristal, l'Exposition Universelle... Oui, l'Exposition est sidérante. Vous ressentez cette force terrifiante qui a réuni ici en un troupeau unique toute cette infinité de gens venus du monde entier ; vous ressentez cette pensée titanesque ; vous ressentez que, là, quelque chose est atteint, qu'il y a une victoire, un triomphe... Tout cela est si solennel, si victorieux, si orgueilleux que ça commence à vous opprimer le souffle. Vous regardez ces centaines de milliers, ces millions de personnes dans les grands flots s'écoulent ici, soumis, du monde entier — des gens venus tous avec une seule pensée, et qui se pressent sans bruit, obstinément et sans rien dire, dans ce palais colossal, et vous sentez que c'est là que quelque chose s'est définitivement accomplie, oui accomplie, terminée. »

Féodor Dostoïevski, *Notes d'hiver sur impressions d'été*, 1862

Parallèlement Walter Benjamin a fait de Paris la Capitale du XIX^e siècle, avec les passages et le couvert Haussmannien sur la Ville (autre climatologie associant de la technique, de la société et de la culture). Le "Manhattanisme" tel qu'il est décrit par Rem Koolhaas dans le manifeste rétroactif pour Manhattan dans « New York délire » fut un autre paradigme pour la ville de Wall Street qu'est New York. Le couple autoroute + *shopping mall*, tout comme le gratte-ciel furent les figures du XX^e siècle, comme lieux de concentration d'une économie tertiaire, comme icônes, comme espaces de loisirs généralisés du monde consumériste qui a caractérisé la fin de siècle dernier. Ils ont également constitué le fer de lance de la dynamique de la ville plus étalée dont on hérite aujourd'hui.

Quel est donc le climat qui vient ? Telle est la question que nous devons collectivement nous poser.

“MÉTROPOLE HABITANTE”

Les secousses qui agitent le monde interrogent la durabilité du modèle économique et social selon lequel nos sociétés sont organisées. La crise économique et la crise environnementale sont deux faces d'une même crise systémique qui interpelle la capacité de nos sociétés à se projeter dans le temps et dans l'espace : la crise actuelle, doublée des effets de la globalisation, montre à la fois une incapacité à produire des villes capables de se survivre et une incapacité à traduire territorialement des projets de société. Cette situation renvoie moins à la capacité de nos sociétés à choisir et mettre en oeuvre des solutions qu'à leur capacité à inventer des solutions pour des problèmes toujours nouveaux. Cette situation

souligne la nécessité pour le territoire de transformer et adapter régulièrement ses formes tant bâties qu'institutionnelles.

L'histoire de la planification montre très clairement, que dans la fabrique du projet métropolitain, nous avons historiquement privilégié, au delà de l'échelle globale (toujours présente dans le régime de la planification), l'échelle intermédiaire. L'hypothèse étant que l'emboîtement des échelles permet de faire partager le récit métropolitain et que dans la dynamique de cet emboîtement, toute la cohérence du projet, du haut vers le bas, était garantie. Cette vision classique de la planification nous a menée à construire des visions métropolitaines que je crois statiques.

Les phénomènes de société, les évolutions de modes de vies, la logique des acteurs, ont depuis un certain temps déconstruit cette lecture du monde urbain et métropolitain. Les attentes et désirs des habitants sont aujourd'hui multiples, divers parfois même contradictoires. Nous sommes de plus en plus dans une société du choix ; l'univers globalisé, de plus en plus immatériel, qui nous entoure en est probablement une des raisons.

Nous pourrions dire, si l'on se donne ici la possibilité d'exacerber le propos, qu'il importe désormais de penser et construire la métropole à partir des situations qui la manifestent. Pour défaire et expliquer le global et la totalité, il est probablement nécessaire d'élaborer une théorie de la singularité et des différences, regarder les nouveaux enjeux sociétaux depuis la petite échelle (l'échelle habitante) pour saisir l'action métropolitaine dans les détails. C'est peut être ça le sens de la "métropole habitante" que nous appelons de nos vœux.

DU « PUBLIC AU COMMUN »

Trop souvent les débats sur la ville, la métropole et sur l'urbain en général restent cantonnés dans une dialectique entre public et privé. Cette dialectique, qui s'exprime d'une part par l'administration de l'espace par le public et par l'expression des intérêts particuliers via la propriété privée, d'autre part, réduit la question du projet sur la ville et dans la métropole en un jeu d'acteurs qui se conclut souvent dans une négociation qui nivèle par la moyenne et qui malheureusement neutralise les enjeux sociétaux qui ont pu être constitutifs de la construction du projet.

C'est pourquoi nous proposons de quitter la sphère du public pour aller vers cette notion de « commun ». Aujourd'hui, la perception que nous avons tous de notre environnement de tous les jours n'est pas exclusivement constituée du public, elle est un hybride constitué de choses publiques, de volontés personnelles ou individuelles et d'agencements de bien d'autres choses.

Si l'on considère le commun comme ce qui fonde une communauté, ce qui permet de reconnaître un ensemble, cela devient une catégorie intéressante pour expliciter la condition métropolitaine habitante. Bien que l'on dépasse la stricte notion du public, le « commun » réinterroge de façon nouvelle la manière dont on doit aborder la question de l'espace public contemporain dans la ville et la métropole.

La "métropole habitante" pense le « commun » comme une externalité augmentée de l'« habité ». Dans cette période de crise et de rareté des finances publiques, le réflexe pourrait être de réduire la part de l'espace public dans l'ensemble des développements urbains. Même si nous partageons l'avis de beaucoup d'architectes qui affirment, par exemple, qu'un beau logement est un logement grand et spacieux, il nous semble qu'un beau logement est aussi un logement qui est naturellement augmenté d'un réseau d'espaces publics métropolitains le mettant en réseau et en prise avec l'ensemble des espaces de la métropole. Faire "métropole habitante" c'est aussi penser le logement dans une chaîne relationnelle de grande échelle, faire du logement un point d'entrée primordial

dans les services et aménités que nous procure la métropole et la grande ville.

La question essentielle que nous devons nous poser serait alors : comment faire du « commun » avec des différences et sans neutraliser ni effacer ces différences. C'est précisément à cette question que la planification telle que nous l'avons connue est aujourd'hui incapable de répondre.

La notion de « local métropolitain » ou de « situations métropolitaines », semblent être des notions intéressantes puisqu'elles font du jeu des échelles non pas un principe linéaire mais une dynamique en mouvement faite de renvois, d'intérêt mutuel, de co-productions et de vis-à-vis productifs.